

Art – Autorité – Séductions.  
La ruse comme figure des pouvoirs de la parole.  
Regroupement de textes en vue d'un enseignement de spécialité :  
Humanités, littérature et philosophie.

Nicolas Righi

Le regroupement de textes qui suit est envisagé à partir d'un fil conducteur commun qui peut servir à interroger autant qu'à illustrer *les pouvoirs de la parole*, de manière problématisante et critique. Ce fil conducteur consiste en un thème, celui de la *ruse*.

Ce thème nous fera parcourir trois œuvres dont des extraits significatifs ont été dégagés sans préjuger de leur enrichissement possible. Il s'agit d'extraits tirés de *l'Odyssée*, ici retranscrits dans la traduction de V. Bérard disponible en Folio, du début des *Mille-et-une-nuits* dans l'édition Galland de 1712 éditée par les Classiques-Garnier et de trois chapitres du *Prince* de Machiavel. Les ruses d'Ulysse et celles de Scheherazade, puis le rapport que le prince doit entretenir à la ruse selon Machiavel seront autant d'occasions d'aborder à travers des textes de la période de référence, appartenant pour certains au corpus des professeurs de littérature et pour d'autres à celui des professeurs de philosophie, le programme du premier semestre, en classe de première, de l'enseignement de spécialité. On y glissera à l'occasion quelques jalons en prévision du second semestre, très succinctement autour d'entrées telles que « Découverte du monde » et « L'homme et l'animal ».

Premier moment : Homère, *Odyssée*, trad. V. Bérard, Folio-Gallimard, 1955

Dans *Ion*, Platon interroge l'efficace paradoxale de la parole de l'aède. Est-ce un art qui peut se prévaloir d'un savoir de son objet, source d'enseignement, d'expertise, d'autorité, de transposition ? De qui l'aède s'autorise-t-il pour parler, et bien parler, de ce dont il parle ? D'où tire-t-il son savoir dans les récits qu'il propose en particulier quand il chante la geste des héros. Ce problème d'autorité a été examiné par François Hartog<sup>1</sup> qui note que l'aède, inspiré, ne parle pas véritablement en son nom et n'a pas assisté personnellement à ce qu'il décrit. C'est un problème épistémologique dont François Hartog se saisit pour tirer un fil qui va d'Homère à Hérodote où s'affirme la figure du témoin et de l'enquêteur, de l'historien. Ulysse occupe dans ce travail une place centrale<sup>2</sup>. La tension entre le « témoin » et l'aède est au cœur de notre premier texte (**Texte 2**) quand Ulysse, chez les Phéaciens, entend Démodocos chanter ses exploits. Ulysse ne s'est alors pas encore fait connaître à la cour d'Alkinoos. Or c'est là un fil directeur de l'épopée, Ulysse est le héros qui veut revenir à Ithaque pour y reconquérir son nom et restaurer son renom comme son rang de roi. C'est ce sur quoi insistent Jean-Pierre Vernant et Françoise Frontisi dans *L'œil du miroir*. Ulysse se distingue d'Achille qui a choisi de mourir jeune et de ne pas revenir. Ulysse au contraire affronte tout au long de l'Odyssée et de son voyage le risque de l'oubli, de se perdre à tous les sens du

---

<sup>1</sup> François Hartog, *Evidence de l'histoire*, Folio, 2005. Lire en particulier le chapitre 2 « Orateurs et historiens » - L'histoire d'Homère à Augustin, textes réunis et commentés par F. Hartog traduits par M. Casevitz. Contient un intéressant glossaire, Seuil, 1999.

<sup>2</sup> François Hartog, *Mémoire d'Ulysse*, 1996.

terme et d'abord de perdre son nom. Son accueil chez les Phéaciens est un moment décisif de cette reconquête (**Texte 3**).

En reprenant personnellement le récit de son propre périple, Ulysse peut ainsi expliquer comment et après quelles mésaventures il est parvenu sur le rivage des Phéaciens. C'est le récit bien connu de la ruse qui lui permet ainsi qu'à ses compagnons d'échapper au Cyclope, ruse qui commence par ce mensonge que fait Ulysse sur son nom<sup>3</sup> (**Texte 4**). Vernant commente ce passage célèbre en ces termes :

« Pour établir un rapport d'hospitalité, il est d'usage que chacun dise à l'autre qui il est, d'où il vient, quels sont ses parents et sa patrie. Ulysse lui déclare se nomme *Outis*, c'est à dire Personne. Il y a là un jeu de mots parce que les deux syllabes de *ou-tis* peuvent se remplacer par une autre façon de dire, *mè-tis*. *Ou* et *mè* sont en grec les deux formes de la négation, mais si *outis* signifie personne, *mètis* désigne la ruse. Bien entendu, quand on parle de *mètis*, on pense aussitôt à Ulysse qui est précisément le héros de la *mètis*, de la ruse, de la capacité de trouver des issues à l'inextricable, de mentir, de rouler les gens, de leur raconter des balivernes et de se tirer d'affaire au mieux<sup>4</sup>. »

Mais on peut insister dans cette lecture avec les élèves sur l'ambivalence de ce passage. La ruse d'Ulysse pour être habile n'en tourne moins pas très mal. En révélant son nom il a là une parole très malheureuse et attire sur lui la malédiction qui va le poursuivre jusqu'à son retour. Si le héros réussit grâce à des subterfuges, dont ceux du langage, à se tirer d'embarras, il lui arrive donc également d'échouer. D'autre part, si le mensonge, donc la parole, sont décisifs, ils ne sont pas les seuls ressorts de ces subterfuges. D'autres ruses sont fameuses parmi lesquelles bien sûr celle du cheval. Bref la parole ne peut pas tout et c'est sur ces nuances qu'on aimerait rebondir.

Dans le cadre d'un travail sur « Les pouvoirs de la parole » on pourrait donc en souligner les ambiguïtés, étudier ces pouvoirs avec distance, faire un pas de côté pour examiner ce que peut vraiment la parole et prendre au pied de la lettre l'intitulé du programme. Ainsi peut-on examiner si elle a des pouvoirs propres, spécifiques, à quelle condition et dans quelle limite, ou ce à quoi elle contribue comme une modalité de relations de pouvoir plus vastes.

C'est la question explorée par Barbara Cassin dans un ouvrage récent<sup>5</sup> qui contient une discussion serrée avec Austin et intitulé *Quand dire c'est vraiment faire* (le « vraiment » est décisif). Parmi les situations explorées figure justement l'arrivée d'Ulysse chez les Phéaciens (**Texte 1**). C'est sous l'apparence répugnante d'un naufragé qu'Ulysse apparaît ce qui effraie les suivantes de Nausicaa. Ne pouvant accomplir le geste des suppliants que doit adresser un voyageur à son hôte, cette impossibilité est « compensée » par un acte de langage, un « discours qui gagne » selon les termes même d'Homère, dans lequel Barbara Cassin voit un énoncé performatif. La parole pallie la perte de la belle apparence qu'Athéna va bientôt restaurer.

Jean-Pierre Vernant aussi fait grand cas de cette scène. Elle est emblématique selon lui du jeu d'appartenance trouble dans lequel Ulysse est engagé, avec l'intervention incessante des dieux, et dans lequel se joue son humanité. Ici l'enjeu est

---

<sup>3</sup> Voir en particulier la conférence de Vincent Delecroix « Mon nom est personne » en ouverture de Citéphilo 2013 présentée par Arnaud Bouaniche : [https://www.youtube.com/watch?v=B\\_Kn3Q0hC48](https://www.youtube.com/watch?v=B_Kn3Q0hC48)

<sup>4</sup> Jean-Pierre Vernant, *L'Univers, les Dieux, les Hommes. Récits grecs des origines*, Seuil, 1999.

<sup>5</sup> Barbara Cassin, *Quand dire c'est vraiment faire*, Fayard, 2018.

d'extraire Ulysse de son apparence hideuse et bestiale. Avec l'aide d'Athéna, il va se présenter devant Nausicaa puis devant le couple royal dans une apparence quasi-divine. Or Ulysse, tout au long de l'Odyssée, circule entre ces apparences extrêmes, presque bête ou presque dieu.

C'est l'occasion d'une anticipation du second trimestre du programme dont nous parlions plus haut où l'humanité peut être interrogée dans sa place entre les bêtes et les dieux. Ulysse avons-nous vu doit se faire reconnaître, chez les Cyclopes et chez les Phéaciens. Ces deux communautés ont en commun d'être cohérentes et dénuées d'ambiguïté. Les Cyclopes sont des monstres dans leur apparence comme dans leurs mœurs, les Phéaciens à l'inverse sont dans une proximité avec le divin qui s'éprouve aussi bien dans leur hospitalité que dans leur grâce (χάρις). L'ambiguïté hybride de l'humanité se révélera au contraire dans la figure des prétendants qui sous leur apparence gracieuse se conduisent comme des monstres, comme des parasites au double sens du terme, celui qu'on utilise pour désigner les pique-assiettes ou les insectes nuisibles et celui qui brouille les communications, le bruit de fond quand il y a un parasite sur la ligne. Ce parallèle a été relevé et développé par Michel Serres<sup>6</sup> avec l'examen des figures animales, du bestiaire, traditionnellement convoqué pour illustrer ce thème.

Pour revenir avec Vernant sur cette circulation d'Ulysse entre les dissimulations, par le haut et par le bas, on notera que la parole y joue un rôle mais parmi d'autres stratégies, subterfuges ou expédients. Pour Barbara Cassin, il y a dans la parole un pouvoir spécifique. Sa thèse est plus radicale, ontologique même, le langage fait réellement quelque chose, il se joue quelque chose du réel dans l'acte de « parler pour parler » non pas « parler à » (persuader) ou « parler de » (décrire en vrai). En revenant sur la classification austinienne distinguant les énoncés illocutoires (in saying), perlocutoires (by saying) et le locutoire, elle rappelle que les premiers (illocutoire, « je te prends les genoux ») ont une **force** tandis que le perlocutoire, dans lequel on va ranger la rhétorique, intègre **les effets** induits par mais distincts de la parole. Le locutoire est pour sa part susceptible d'être apprécié en termes de vérité/fausseté.

Il y a donc un certain type d'énoncés dans lesquels « je fais en disant ».

Mais dans le développement de cette thèse Barbara Cassin rencontre l'opposition Austin/ Bourdieu<sup>7</sup>. Bourdieu critique l'idéologie du performatif en ces termes : « dès que l'on traite le langage comme un objet autonome, on se condamne à chercher le pouvoir des mots dans les mots, c'est à dire là où il n'est pas. » Ainsi pour Bourdieu « Austin croit contribuer à la philosophie du langage mais il travaille à la théorie d'une classe particulière de manifestations symboliques dont le discours d'autorité n'est que la forme paradigmatique, semble enfermer leur pouvoir en elles-mêmes alors qu'il réside dans des conditions constitutionnelles. » Ici Homère offre une comparaison stimulante avec notre présent. La prise de parole y est réglée en particulier par la circulation du Skeptron que tient l'orateur pendant son intervention et qui lui donne sa légitimité et son caractère sacré. Ainsi, ce qui rend la parole forte n'est pas la parole elle-même. C'est un jeu codifié, symbolique, religieux ou institutionnel qui valide ou invalide le droit à

---

<sup>6</sup> Michel Serres, *Le parasite*, Grasset, 1980.

<sup>7</sup> Pierre Bourdieu, *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*, 1982 repris dans *Langage et pouvoir symbolique*, 2001.

parler. Le micro dans les débats publics joue un rôle analogue et celui qui a le pouvoir est celui qui peut le faire passer ou le confisquer.

Encore une fois, toutes les ambiguïtés d'une expression comme « les pouvoirs de la parole » peuvent être relevées dans ce parcours à travers les textes d'Homère. On peut soutenir devant des élèves une approche mitigée. Lors du retour à Ithaque, les mots ne suffisent pas à Ulysse pour se faire reconnaître. L'épreuve de l'arc, le massacre des prétendants et surtout la connaissance, intime, de la disposition du lit conjugal sont autant d'épreuves avec lesquelles Ulysse ne peut pas ruser.

Ce qui est peut-être important ici, c'est que la parole ne vient jamais seule et qu'elle participe à une entreprise plus ample d'échange –en particulier par le don – d'affirmation de soi au sein d'un monde curial, pré-politique et de caractérisation de l'humain. Et pour conclure ce premier moment, et faire un pont entre les deux semestres, on pourrait évoquer une scène sans parole, celle du chien Argos (**Texte 5**). Avec lui, Ulysse n'a pas eu besoin de parler.

### **TEXTES :**

Homère, *Odyssée*, trad. V. Bérard, Folio-Gallimard, 1955,

Texte 1 :

Chant VI, p. 152.

« Et le divin Ulysse émergea des broussailles. Sa forte main cassa dans la dense verdure un rameau bien feuillu, qu'il donnerait pour voile à sa virilité. Puis il sortit du bois. Tel un lion des monts, qui compte sur sa force, s'en va, les yeux en feu, par la pluie et le vent, se jeter sur les bœufs et les moutons, ou court, forcer les daims sauvages ; c'est le ventre qui parle. Tel, en sa nudité, Ulysse s'avançait vers ces filles bouclées : le besoin le poussait... Quand l'horreur de ce corps tout gâté par la mer leur apparut, ce fut une fuite éperdue jusqu'aux franges des grèves. Il ne resta que la fille d'Alkinoos : Athéna lui mettait dans le cœur cette audace et ne permettait pas à ses membres la peur. Debout, elle fit tête...

Ulysse réfléchit : irait-il supplier cette fille charmante et la prendre aux genoux ? ... ou, sans plus avancer, ne devait-il pas user que de douces prières afin de demander le chemin de la ville et de quoi se vêtir ? ... Il pensa, tout compté, que mieux valait rester à l'écart et n'user que de douces prières : l'aller prendre aux genoux pouvait la courroucer. L'habile homme aussitôt trouva ces mots touchants :

Ulysse – Je suis à tes genoux, ô reine ! que tu sois ou déesse ou mortelle ! »

Texte 2 :

Chant VIII, p. 186.

« Quand on eut satisfait la soif et l'appétit, Ulysse l'avisé dit à Démodocos :

Ulysse - C'est toi, Démodocos, que, parmi les mortels, je révère entre tous, car la fille de Zeus, la Muse, fut ton maître, ou peut-être Apollon ! Quand tu chantes si bien le sort des Achéens, leurs maux et leurs exploits et toutes leurs traverses, l'as-tu vu de tes yeux ou par les yeux d'un autre ? ... Mais poursuis ! et dis-nous l'histoire du cheval de bois, que fit avec Epeios Athéna, et comment le divin Ulysse introduisit ce piège dans la ville avec son chargement des pilliers d'Ilion ! Si tu peux tout au long nous conter cette histoire, j'irai dire partout qu'un dieu, qui te protège, dicte ton chant divin.

Il eut à peine dit que, sous l'élan du dieu, l'aède préludait, puis leur tissait son hymne. Il avait pris la scène au point où ceux d'Argos, ayant incendié leurs tentes, s'éloignaient sur les bancs de leur flotte ; mais déjà aux cotés du glorieux Ulysse, les chefs étaient à Troie, cachés dans le cheval que les Troyens avaient tiré vers l'acropole.

(...) Et l'aède chanta la ville ravagée. (...)

Mais, tandis que chantait le glorieux aède, Ulysse faiblissait : les larmes inondaient ses joues sous ses paupières. (...) A toute l'assistance, il put cacher ses larmes. Le seul Alkinoos s'en douta, puis les vit et l'entendit enfin lourdement sangloter.

Alkinoos – C'est assez pour l'aède ! laisse, ô Démodocos, la cithare au chant clair ! Car peut-être ces chants ne plaisent pas à tous. Je vois qu'en ce repas, les sanglots de douleur n'ont pas quitté notre hôte, depuis que s'est levé notre aède divin : il faut qu'un grand chagrin ait envahi son âme ! Donc, assez pour l'aède !

(...)

Mais à ton tour, mon hôte, il faut ne rien cacher : sans feinte, réponds-moi, rien ne vaut la franchise. Dis-nous quel est le nom que là-bas te donnaient et ton père et ta mère et tous ceux de ta ville et de vos alentours ; car jamais on ne vit qu'un homme fût sans nom.

(...)

Texte 3 :

Chant IX, p. 190.

« Ulysse l'avisé lui fit cette réponse :

Ulysse - Seigneur Alkinoos, l'honneur de tout ce peuple, j'apprécie le bonheur d'écouter un aède, quand il vaut celui-ci : il est tel que sa voix l'égalé aux Immortels et le plus cher objet de mes vœux, je te jure, est cette vie de tout un peuple en bon accord, lorsque, dans les manoirs, on voit en longues files les convives siéger pour écouter l'aède. (...) Mais touché par mes pleurs, tu veux savoir ma peine ; tu veux donc redoubler ma tristesse et mes larmes ? Ah ! par où débiter ? par où continuer ? et comment jusqu'au bout te conter les souffrances, dont m'ont comblé les dieux, les habitants du ciel ? Mais je veux commencer en vous disant mon nom : que vous le sachiez tous ! et si le jour cruel m'épargne, que, pour vous, je sois toujours un hôte, si loin que je demeure !

C'est moi qui suis Ulysse, oui, ce fils de Laërte, de qui le monde entier chante toutes les ruses et porte aux nues la gloire. »

Texte 4 :

pp. 202-208.

« Polyphème – Donne encore, sois gentil ! et dis-moi maintenant tout de suite, ton nom ! car je voudrais t'offrir, ô mon hôte, un présent qui va te réjouir. Sur cette terre aux blés, les Cyclopes ont bien le vin des grosses grappes, que les ondées de Zeus viennent gonfler pour eux. Mais ça, c'est un extrait de nectar, d'ambrosie !

Ulysse- Tu veux savoir mon nom le plus connu, Cyclope ? je m'en vais te le dire ; mais tu me donneras le présent annoncé. C'est Personne, mon nom : oui ! mon père et ma mère et tous mes compagnons m'ont surnommé Personne.

Polyphème – Eh bien je mangerai Personne le dernier, après tous ses amis ; le reste ira devant et voilà le présent que je te fais, mon hôte !

(...)

Il s'arrache de l'œil le pieu trempé de sang. Il le rejette au loin, de ses mains en délire. Il appelle à grands cris ses voisins, les Cyclopes, qui, dans le vent de la falaise, ont leurs cavernes. Ils entendent son cri ; de partout, ils s'empressent. Ils étaient là, debout, tout autour de la grotte, voulant savoir sa peine :

Le Chœur – Polyphème, pourquoi ces cris d'accablement ? ... pourquoi nous réveiller en pleine nuit divine ? ... serait-ce ton troupeau qu'un mortel vient te prendre ? ... est-ce toi que l'on tue par la ruse ou la force ?

Polyphème – La ruse, mes amis ! la ruse ! et non la force ! ... et qui me tue ? Personne !

Le Chœur – Personne ? ... contre toi, pas de force ?... tout seul ?... c'est alors quelque mal qui te vient du grand Zeus et nous n'y pouvons rien : invoque Poséidon notre roi, notre père !

(...)

Mes gens sautent à bord et vont s'asseoir aux bancs ; quand chacun à sa place, la rame bat le flot qui blanchit sous les coups, je m'adresse au Cyclope, en paroles railleuses :

Ulysse – Non ! Il n'était pas dit que tu devais, Cyclope, manger les compagnons d'un homme sans vigueur, abusant de ta force au fond de ta caverne !... De ta méchanceté, tu devais rencontrer le paiement, malheureux, qui n'accueille les hôtes que pour les dévorer ! Zeus et les autres dieux t'en ont récompensé.

(...)

Nous voici revenus en mer, deux fois plus loin ; je hèle le Cyclope ; mes gens autour de moi, de leurs mots les plus doux à l'envi me retiennent :

Le Chœur – Tu vas exaspérer, malheureux, ce sauvage !

(...)

Ulysse – Cyclope, auprès de toi, si quelqu'un des mortels vient savoir le malheur qui t'a privé de l'œil, dis-lui qui t'aveugla : c'est le fils de Laërte, oui ! le pilleur de Troie, l'homme d'Ithaque, Ulysse.

Polyphème – Ah ! Misère ! je vois s'accomplir les oracles de notre vieux devin ! ce n'était qu'un mortel, mais si noble, si grand ! ce maître en prophéties, Télémos l'Eurymide, qui vieillit parmi nous prophète des Cyclopes ! Il m'avait bien prédit ce qui m'arriverait et que, des mains d'Ulysse, je serais aveuglé. Mais j'attendais toujours un mortel grand et beau, qui viendrait, revêtu d'une force superbe. Maintenant, c'est un gueux, un freluquet, un nain, qui vient me crever l'œil quand le vin m'a dompté. Allons ! reviens, Ulysse ! et je te donnerai les présents de ton hôte.

(...)

Polyphème – Ô maître de la terre, ô dieu coiffé d'azur, ô Poséidon écoute ! S'il est vrai que je suis ton fils, si tu prétends à ce titre de père, fais pour moi que jamais il ne rentre au logis, ce pilleur d'Ilion, cet Ulysse ! ou du moins, si le sort lui permet de retrouver les siens et sa haute maison, au pays de ses pères, fais qu'après de longs maux, sur un vaisseau d'emprunt, il n'y rentre, privé de tous ses compagnons, que pour trouver encore le malheur au logis ! »

Texte 5 :

Chant XVII, p 344.

« Pendant qu'ils échangeaient ces paroles entre eux, un chien couché leva la tête et les oreilles ; c'était Argos, le chien que le vaillant Ulysse achevait d'élever quand il fallut partir vers la sainte Ilion, sans en avoir joui. Avec les jeunes gens, Argos avait vécu, courant le cerf, le lièvre et les chèvres sauvages. Négligé maintenant, en l'absence du maître, il gisait étendu au devant du portail, sur le tas de fumier des mulets et des bœufs où les servants d'Ulysse venaient prendre de quoi fumer le grand domaine ; c'est là qu'Argos était couché, couvert de poux. Il reconnut Ulysse en l'homme qui venait et, remuant la queue, coucha les deux oreilles : la force lui manqua pour s'approcher du maître.

Ulysse l'avait vu : il détourna la tête en essuyant un pleur. »

Second moment : *Les mille et une nuits*, Traduction de Galland, éd. Picard, Classiques Garnier, Bordas, Paris, 1988.

Autre grande utilisatrice de la ruse, Schéhérazade offre une autre entrée problématisante dans ces questions de « séduction » et d' « autorité ». La référence aux *Mille et une nuits* doit pouvoir s'inscrire dans une réflexion critique sur les pouvoirs réels et propres de la parole. On peut en effet en faire une lecture allégorique comme celle que Michel Tournier avait proposée un jour à *Apostrophes*<sup>8</sup>, à un moment où il publiait lui-même un recueil de contes, *Le médianoche amoureux*, et prétendait reprendre une tradition qui passait par Boccace et Schéhérazade. Cette lecture allégorique pose un pouvoir réel et propre de la parole du conteur, celui de désarmer le tyran par l'enchantement du récit. On voudrait donc ici à nouveau prendre quelques distances avec cette thèse et rappeler, à la lecture des premières pages des contes, combien la séduction qui s'opère est beaucoup plus complexe qu'il n'y paraît au premier abord.

Ce second corpus est lui-aussi habituellement recensé comme littéraire. On a reproduit ci-dessous des passages qui rappellent son dispositif général bien connu. Le sultan ayant décidé de faire mourir chaque matin sa compagne de la nuit précédente, et cela au lever du soleil, la fille du vizir invente un stratagème pour faire cesser ce cycle meurtrier. En racontant une histoire qu'elle se garde d'achever au lever du soleil, elle joue de la curiosité de son auditeur qui suspend temporairement l'exécution pour une journée (et une nuit), puis une autre, et ainsi de suite.

On pourra avec les élèves étudier de près les ressorts de l'intrigue<sup>9</sup> qui offrent une bonne illustration d'un art de la parole -qui est un art du récit- et qui repose sur une économie de l'attention, tout à fait analogue à celle que mobilise les scénaristes des feuilletons et séries mais aussi les concepteurs et administrateurs des réseaux sociaux. Les travaux d'Yves Citton<sup>10</sup> sont sur cette question particulièrement éclairants. Mais comme dans notre premier moment, on avait signalé que pour Ulysse, la ruse du langage appelait d'autres expédients (parmi lesquels une violence tout à fait classique quand il s'agit de crever l'œil du monstre), on observera que de même ici la séduction de la parole n'est pas la seule à entrer en ligne de compte ce qui justifie sans doute à nouveau qu'on inscrive cette détermination des pouvoirs de la parole dans un cadre plus large, qui peut être politique. En explicitant le rôle de la sœur de la conteuse, qui fait de leur association une véritable conspiration visant à manipuler le tyran par ses affects, on pourra montrer combien les deux femmes mènent un jeu dangereux qui trahit toutes les limites de leur pouvoir. Ainsi la prise de parole est-elle soumise au bon-vouloir du prince, elle n'est pas sans risque, la lassitude pouvant être fatale à la conteuse. Bref, à l'encontre de Michel Tournier on peut se demander qui est réellement maître du jeu. Schéhérazade est dans une situation précaire, sa vie ne tenant qu'à un fil qui est précisément celui du récit.

Si nous résumons ce qui précède, nous avons affaire à un dispositif complexe et risqué où le Sultan reste maître de la parole, l'accorde ou la retire, dispose du temps de

---

<sup>8</sup> *Apostrophes* du 28 Avril 1989 avec Nina Berberova, Henri Troyat, Michel Tournier, Raymond Devos et Pierre Hebey : <https://www.ina.fr/video/CPB89005300>

<sup>9</sup> on pourrait sur ce point rappeler le double sens du mot, « intrigue » pouvant désigner la mise en récit d'une fiction mais aussi un complot ou une conspiration. C'est ce double sens que Malraux relève dans sa préface aux *Liaisons dangereuses* de Laclos.

<sup>10</sup> Yves Citton, *L'économie de l'attention*, La Découverte, 2014.

parole. Gagner du temps est donc la principale activité de Schéhérazade et elle doit en faire bon usage, avant le lever du soleil, le tout avec un séquençage habile comme on retrouve dans le « timing » des feuilletons, des séries télévisées, tout étant fixé sur l'attention du spectateur. Ici, la maîtrise, technique, du discours est certes parfaite, c'est une maîtrise du temps, de l'imagination qui suppose que certaines conditions soit réunies en particulier des corps apaisés et d'autres appétits assouvis.

Mais ceci étant posé le caractère subversif de la manipulation peut sembler en définitive assez restreint. Si le sultan, manipulé par ses passions, est provisoirement neutralisé, il convient de revenir à ce contre-miroir du prince qui plante le décor. L'insurrection gronde parmi ses sujets et on peut considérer que par son action, Schéhérazade désamorce une crise politique. Mais cette action n'est elle-même pas politique. Et s'il y a ruse, ce n'est pas une ruse de la raison au sens hégélien qui aurait pu voir un peuple faire l'apprentissage de sa liberté en renversant dialectiquement le tyran qui l'opprime.

On pourra par contre réfléchir sur les traits constitutifs de toute ruse, en montrant comment elle repose sur une stratégie du contournement ou du retournement de la règle, Schéhérazade ne faisant qu'appliquer celle fixée par le sultan qui doit la voir mourir au lever du soleil. On ne lutte donc pas contre le sultan frontalement en lui résistant mais en jouant selon ses règles, en le prenant à son propre piège, en jouant de ses propres contradictions, selon encore une fois le jeu des passions contraires, sa curiosité surmontant sa résolution de faire périr son épouse, etc. Si ce n'est pas une subversion politique, cela reste néanmoins une action concertée, les deux sœurs ayant conspiré. Mais cette entreprise reste limitée au « domaine privé » comme on dit dans les sociétés de cour. Ce qui se passe reste en marge de l'appareil de l'Etat. La manière dont le sultan vaque le jour à ces occupations de prince est très révélatrice. Les distinctions classiques entre parole privée et parole publique sont ici pertinentes.

On retrouve les questions posées à la fin du premier moment qui ramènent le « pouvoir de la parole » à ses conditions d'exercice et fixent les limites de l'allégorie. En se demandant dans quelle mesure Schéhérazade contrôle vraiment la situation, à quelle condition elle peut « prendre » la parole ou y renoncer, on peut conjointement déterminer et limiter théoriquement le pouvoir de la parole tel qu'il s'exerce à travers la ruse.

## TEXTES

*Les mille et une nuits*, Traduction de Galland, éd. Picard, Classiques Garnier, Bordas, Paris, 1988.

Texte 6 :

« Pour prévenir les infidélités de celles qu'il prendrait à l'avenir, (le Sultan Schariar) résolut d'en épouser une chaque jour, et de la faire étrangler le lendemain. (...)

Le bruit de cette inhumanité sans exemple causa une consternation générale dans la ville. On n'y entendait que des cris et des lamentations. Ici c'était un père en pleurs qui se désespérait de la perte de sa fille ; et là c'étaient de tendres mères qui, craignant pour les leurs la même destinée, faisaient par avance retentir l'air de leurs gémissements. Ainsi, au lieu des louanges et des bénédictions que le sultan s'était attirées jusqu'alors, tous ses sujets ne faisaient plus que des imprécations contre lui.

Le grand vizir, qui, comme on l'a déjà dit, était malgré lui le ministre d'une si horrible injustice, avait deux filles, dont l'aînée s'appelait Schéhérazade, et la cadette Dinarzade. Cette dernière ne manquait pas de mérite ; mais l'autre avait (...) de l'esprit infiniment avec une pénétration admirable. Elle avait beaucoup de lecture et une mémoire si prodigieuse, que rien ne lui était échappé de tout ce qu'elle avait lu. Elle s'était heureusement appliquée à la philosophie, à la médecine, à l'histoire et aux arts ; elle faisait des vers mieux que les poètes les plus célèbres de son temps. Outre cela, elle était pourvue d'une beauté extraordinaire, et une vertu très solide couronnait toutes ces belles qualités.

Le vizir aimait passionnément une fille si digne de sa tendresse. Un jour qu'ils s'entretenaient tous deux ensemble, elle lui dit : « Mon père (...) j'ai dessein d'arrêter le cours de cette barbarie que le sultan exerce sur les familles de cette ville. Je veux dissiper la juste crainte que tant de mères ont de perdre leurs filles d'une manière si funeste. (...) Mon père, puisque par votre entremise, le sultan célèbre chaque jour un nouveau mariage, je vous conjure par la tendre affection que vous avez pour moi, de me procurer l'honneur de sa couche. »

(...)

Le père, poussé à bout par la fermeté de sa fille (...) alla trouver Schahriar, pour lui annoncer que la nuit prochaine il lui mènerait Schéhérazade.

Elle ne songea plus qu'à se mettre en état de paraître devant le sultan ; mais avant que de partir, elle prit sa sœur Dinarzade en particulier et lui dit : « Ma chère sœur, j'ai besoin de votre secours dans une affaire très importante ; je vous prie de ne me le pas refuser. Mon père va me conduire chez le sultan pour être son épouse. Que cette nouvelle ne vous épouvante pas ; écoutez-moi seulement avec patience. Dès que je serai devant le sultan, je le supplierai de permettre que vous couchiez dans la chambre nuptiale, afin que je jouisse cette nuit de votre compagnie. Si j'obtiens cette grâce comme je l'espère, souvenez-vous de m'éveiller demain matin, une heure avant le jour, et de m'adresser ces paroles : « Ma sœur, si vous ne dormez pas je vous supplie, en attendant le jour qui paraîtra bientôt de me raconter un de ces beaux contes que vous savez. » Aussitôt je vous en conterai un et je me flatte de délivrer par ce moyen tout le peuple de la consternation où il est. »

(...)

Une heure avant le jour, Dinarzade s'étant réveillée ne manqua pas de faire ce que sa sœur lui avait recommandé. (...) Schéhérazade, au lieu de (lui) répondre, s'adressa au sultan : « Sire, dit-elle, Votre Majesté veut-elle bien me permettre de donner cette satisfaction à ma sœur ? – Très volontiers », répondit le sultan. Alors Schéhérazade dit à sa sœur d'écouter ; et puis, adressant la parole à Schahriar, elle commença de la sorte :

#### PREMIÈRE NUIT : LE MARCHAND ET LE GÉNIE

« Sire, il y avait autrefois un marchand qui possédait de grands biens...

(...)

Schéhérazade, en cet endroit s'apercevant qu'il était jour, et sachant que le sultan se levait de grand matin pour faire sa prière et tenir son conseil, cessa de parler. « Ma sœur, dit alors Dinarzade, que votre conte est merveilleux ! – La suite est encore plus surprenante, répondit Schéhérazade, et vous en tomberiez d'accord, si le sultan voulait me laisser vivre encore aujourd'hui et me donne la permission de vous la raconter la nuit prochaine. » Schahriar, qui avait écouté Schéhérazade avec plaisir, dit en lui-même : « J'attendrai jusqu'à demain ; je la ferai toujours bien mourir quand j'aurai entendu la fin

de son conte. » Ayant donc pris la résolution de ne pas faire ôter la vie à Schéhérazade ce jour-là, il se leva pour faire sa prière et aller au conseil. (...)

Le lendemain avant que le jour parût (...) le sultan n'attendit pas que Schéhérazade lui en demandât la permission. « Achevez, lui dit-il, le conte du génie et du marchand ; je suis curieux d'en entendre la fin. » Schéhérazade prit alors la parole et continua son conte dans ces termes.

## DEUXIÈME NUIT

« Sire, quand le marchand vit que le génie lui allait trancher la tête, il fit un grand cri, et lui dit...

(...)

Mais je vois le jour, dit Schéhérazade en se reprenant, ce qui reste est le plus beau du conte. » Le sultan, résolu d'en entendre la fin, laissa vivre encore ce jour-là Schéhérazade.

## TROISIÈME NUIT

Le sultan dit qu'il voulait entendre la suite de celui du marchand et du génie ; c'est pourquoi Schéhérazade reprit ainsi...

(...)

Schéhérazade, en cet endroit apercevant le jour, cessa de poursuivre son conte, qui avait si bien piqué la curiosité du sultan, que ce prince, voulant absolument en savoir la fin, remit encore au lendemain la mort de la sultane.

On ne peut exprimer quelle fut la joie du grand vizir, lorsqu'il vit que le sultan ne lui ordonnait pas de faire mourir Schéhérazade. Sa famille, la cour, tout le monde en fut généralement étonné.

Etc.

Troisième moment : Machiavel, *Le Prince*, traduction de Jacqueline Risset, présenté par Patrick Boucheron, nouveau monde éditions, 2012.

Les deux premiers moments se sont intéressés à deux personnages particulièrement rusés de la littérature, conteurs, menteurs à l'occasion pour interroger les pouvoirs propres de la parole, avec l'intention avouée de les relativiser en les resituant dans leurs contextes. On pourrait alors dans un troisième moment tenter un prolongement vers les usages politiques de la ruse à travers l'étude de la communication politique et de la parole publique. Le corpus mobilisé est cette fois un classique de la philosophie politique, souvent étudié avec les élèves de terminale dans le cours de philosophie, avec les chapitres 15, 18 et 23 du Prince de Machiavel. Ici encore, ce florilège est indicatif et non exhaustif.

Mais pour justifier d'emblée ce choix, on rappellera qu'au chapitre 18, Machiavel propose des développements particulièrement subtils sur les rapports que le prince doit entretenir avec la ruse (qui reste notre fil directeur). Ce chapitre appartient à un ensemble plus vaste qu'a inauguré le chapitre 15, chapitre décisif où s'affirme l'intention de penser le politique tel qu'il est réellement et non comme on l'imagine. Les vertus traditionnelles du prince y sont totalement revisitées et bousculées selon un nouveau questionnement. En se demandant quelle réputation, quelle image, le prince doit être capable d'assumer pour assurer son maintien et sa conservation, Machiavel fait de la communication politique un élément incontournable de l'exercice du pouvoir (**Texte 7**). Et la finalité de cette activité est bien la conservation du pouvoir, distincte et beaucoup plus difficile que sa conquête.

Cela nous offre une détermination possible du « pouvoir de la parole » c'est-à-dire d'une parole dont on ne doit pas négliger l'efficace. Elle réside dans l'opinion, la rumeur, dans l'ensemble des discours tenus sur le prince et que ce dernier doit sans cesse s'employer à scruter pour ne pas les laisser jouer et œuvrer contre lui. De là l'opportunisme intelligent, habile et sans scrupule qui doit présider au respect, conditionnel, de la parole donnée, des promesses, de tout ce qui au chapitre 18 est rapporté à un bon usage de la ruse, qui n'est pas une fin mais bien un moyen de conservation du pouvoir. Elle n'en est pas moins appréhendée de façon totalement nouvelle, Machiavel rompant avec une tradition dont il reprend l'imagerie (**Texte 8**) pour mieux la renverser. Cette conservation du pouvoir, soumise à la nécessité, ne prescrit pas au prince d'être mauvais mais de pouvoir l'être, de faire le bien mais de bien faire « ce qu'il a à faire<sup>11</sup> ». La parole publique doit donc être subordonnée à cette appréciation lucide de la situation et de la nature des hommes.

Cela suppose une véritable expertise qui donne à la parole politique sa maîtrise réfléchie, en fait un art au sens où nous l'avions défini en évoquant plus haut le *Ion* de Platon. Le prince est porteur d'un savoir du politique auquel il articule sa parole. C'est ici que la figure des courtisans peut nous intéresser. Après la rumeur publique, l'autre parole dont on peut interroger le pouvoir serait celle qui a l'oreille du prince, celle de ses conseillers. Or c'est ce pouvoir sur lui que le prince doit maîtriser, la parole politique, opportune et éclairée, n'étant pas ici le fruit d'une délibération contradictoire mais plutôt de la capacité du prince à bien consulter et solliciter les avis sans se les laisser imposer (**Texte 10**).

---

<sup>11</sup> Patrick Boucheron, *Un été avec Machiavel*, éd. des Équateurs, 2017. p. 63.

## TEXTES

Machiavel, *Le Prince*, traduction de Jacqueline Risset, présenté par Patrick Boucheron, nouveau monde éditions, 2012.

Texte 7.

### CHAPITRE XV.

Des choses pour lesquelles tous les hommes, et surtout les princes, sont loués ou blâmés.

Il reste maintenant à voir quels doivent être les manières et les comportements d'un prince avec ses sujets et avec ses amis. Et comme je sais que beaucoup ont écrit là-dessus, je crains, en écrivant moi aussi, d'être tenu pour présomptueux, surtout si je m'écarte, en discutant cette matière, des opinions des autres. Mais puisque mon intention est d'écrire chose utile à celui qui l'entend, il m'a paru plus convenable d'aller tout droit à la vérité effective de la chose, plutôt qu'à l'imagination qu'on s'en fait. Beaucoup se sont imaginé des républiques et des principats qui n'ont jamais été vus ni connus pour vrais. Car il y a tant de distance entre la façon dont on vit et celle dont on devrait vivre que celui qui laisse ce qui se fait pour ce qui devrait se faire apprend plutôt à se perdre qu'à se préserver : car un homme qui veut dans tous les domaines faire profession d'homme bon, il faudra qu'il aille à sa ruine parmi beaucoup d'hommes qui ne sont pas bons. Aussi est-il nécessaire de à un prince, s'il veut se maintenir, d'apprendre à pouvoir ne pas être bon, et d'en user et de n'en pas user selon la nécessité.

Laissant donc de côté les choses qui ont été imaginées à propos d'un prince, et considérant celles qui sont vraies, je dis que tous les hommes quand on parle d'eux, et surtout les princes, parce qu'ils sont placés plus haut, sont définis par quelques-unes de ces qualité qui leur apportent ou le blâme ou la louange. C'est-à-dire que certains sont tenus pour libéraux, certains pour ladres (pour employer un terme toscan, car *avare* dans notre langue est encore celui qui désire posséder par rapine, tandis que nous appelons *ladre* celui s'abstient trop d'user de son bien) ; certains sont dits généreux, certains rapaces, certains cruels, certains pitoyables ; l'un parjure, l'autre loyal ; l'un efféminé et pusillanime, l'autre fier et courageux ; l'un humain, l'autre orgueilleux ; l'un lascif, l'autre chaste ; l'un intègre, l'autre rusé ; l'un dur, l'autre facile ; l'un grave l'autre léger ; l'un religieux, l'autre incrédule, et ainsi de suite. Et je sais que chacun admettra qu'il serait tout à fait louable de trouver chez un prince, entre toutes les qualités décrites ci-dessus, celles qui sont tenues pour bonnes ; mais comme elles ne se peuvent ni avoir ni observer entièrement, à cause des conditions humaines qui ne le permettent pas, il lui faut être assez prudent pour fuir l'infamie de ces vices qui lui ôteraient son État, et se garder de ceux qui ne le lui ôtent pas, si cela lui est possible ; mais, si c'est impossible, il peut s'y laisser aller avec moins de crainte. Et même qu'il n'ait cure d'encourir l'infamie de ces vices sans lesquels il pourrait difficilement sauver son État ; car tout bien considéré, il pourra trouver une chose qui paraît une vertu, et la suivre serait sa ruine ; et une autre qui paraît un vice, et, s'il la suit, il en naîtra son bien et sa sécurité.

Texte 8.

« On peut être injuste de deux manières, ou par violence ou par ruse ; la ruse est l'affaire du renard, la violence celle du lion ; l'une et l'autre sont tout ce qu'il y a de plus étranger à l'homme, mais la ruse est la plus détestable des deux. Dans tout le champ des actes injustes, nul n'est plus coupable que ceux des hommes qui agissent de manière à paraître honnêtes au moment où ils vous dupent le plus. En voilà assez sur la justice »

Cicéron, *Des Devoirs*, I, 13.

Texte 9.

**CHAPITRE XVIII.**

Comment les princes doivent tenir leur parole.

A quel point il est louable pour un prince de tenir sa parole et de vivre avec intégrité et non avec ruse, chacun peut le comprendre ; *néanmoins* on voit par expérience, de notre temps, que les princes qui ont fait de grandes choses ont peu tenu compte de la parole donnée et ont su par la ruse circonvenir les cerveaux des hommes : et à la fin ils ont dépassé ceux qui se sont fondés sur la loyauté.

Vous devez donc savoir qu'il existe deux façons de combattre : l'une, avec les lois, l'autre avec la force. La première est le propre de l'homme, la seconde des bêtes. Mais comme la première souvent ne suffit pas, il faut recourir à la seconde : c'est pourquoi il est nécessaire à un prince de bien savoir user de la bête et de l'homme. Ce point a été enseigné aux princes en paroles voilées par les auteurs anciens, lesquels décrivent comment Achille et beaucoup d'autres princes anciens furent confiés au centaure Chiron pour qu'il les élevât et les gardât sous sa discipline. Ce fait – d'avoir pour précepteur un être mi-bête mi-homme – ne veut rien dire d'autre, sinon qu'un prince doit savoir user de l'une et de l'autre nature : et que *l'une sans l'autre n'est pas durable*.

Donc, puisqu'il est nécessaire qu'un prince sache bien user des bêtes, il doit chez celles-ci prendre le renard et le lion : car le lion ne sait se défendre contre les filets, le renard ne sait se défendre contre les loups ; il faut donc être renard pour connaître les filets, et lion pour effrayer les loups : ceux qui s'en tiennent simplement au lion ne s'y entendent pas. Un seigneur prudent ne peut par conséquent tenir sa parole quand la tenir se retourne contre lui et quand sont éteintes les raisons qui la lui ont fait donner. Et si les hommes étaient tous bons, ce précepte ne serait pas bon : mais puisqu'ils sont méchants et qu'ils ne t'observeraient pas à ton égard, toi non plus tu n'as pas à l'observer avec eux ; et jamais un prince n'a manqué de raisons légitimes de colorer son manque de parole. De cela on pourrait donner d'innombrables exemples modernes, et montrer combien de paix, combien de promesses ont été réduites à rien et rendues vaines par l'infidélité des princes ; et celui qui a le mieux usé du renard s'en est le mieux trouvé. Mais cette nature, il est nécessaire de bien savoir la colorer et d'être grand simulateur et dissimulateur : et les hommes sont si simples, et ils obéissent si bien aux nécessités présentes, que celui qui trompe trouvera toujours qui se laissera tromper

(...)

Il n'est donc pas nécessaire à un prince d'avoir en fait toutes les qualités susdites, mais il est bien nécessaire de sembler les avoir. Et même, j'oserai dire ceci : que, les

ayant et les observant toujours, elles sont nuisibles, et que, si on paraît les avoir ; elles sont utiles ; ainsi *paraître* enclin à la pitié, fidèle, humain, intègre, religieux, *et l'être : mais* avoir l'esprit ainsi fait que, lorsqu'il faut ne pas l'être, tu puisses et tu saches devenir le contraire. Et il faut entendre ceci, qu'un prince, et surtout un prince nouveau, ne peut respecter toutes ces choses pour lesquelles les hommes sont appelés bons, alors qu'il lui est souvent nécessaire, pour maintenir son État, d'agir contre la parole donnée, contre la charité, contre l'humanité, contre la religion. Et c'est pourquoi il faut qu'il ait un esprit prêt à tourner selon ce que les vents de la fortune et les variations lui commandent ; et comme j'ai dit plus haut, ne pas se départir du bien, s'il le peut, mais *savoir entrer dans le mal, si c'est nécessaire.*

Un prince doit donc avoir grand soin que ne lui sorte jamais de la bouche une chose qui ne soit pleine des cinq qualités susdites ; et qu'il semble, à l'entendre et à le voir, tout entier pitié, fidélité intégrité, humanité, religion : et il n'est rien qui soit plus nécessaire que de paraître avoir cette dernière qualité. Les hommes, de façon générale, jugent plus avec les yeux qu'avec les mains ; parce que chacun peut voir, et peu de gens sentir, ce que tu es ; et ce peu de gens n'ose pas s'opposer à l'opinion de beaucoup qui ont la majesté de l'État pour les défendre ; et dans les actions de tous les hommes, et surtout des princes, là où il n'y a pas de tribunal auprès de qui réclamer, on regarde la fin.

Qu'un prince fasse donc en sorte de vaincre et de maintenir son État ; et les moyens seront toujours jugés honorables et ils seront loués par tous ; car le vulgaire est pris par les apparences et par le résultat de la chose ; et dans le monde il n'est que le vulgaire ; et le petit nombre n'a pas de place quand le très grand nombre a sur quoi s'appuyer. Certain prince des temps présents, qu'il n'est pas bon de nommer, ne prêche jamais que paix et fidélité, et de l'une comme de l'autre il est le plus grand ennemi : et l'une comme l'autre, s'il les avait observées, lui auraient plusieurs fois ôté et sa réputation et son État.

Texte 10.

### **CHAPITRE XXIII**

Comment il faut fuir les flatteurs.

Je ne veux pas laisser de côté un sujet important et une erreur contre laquelle les princes se défendent avec difficulté, s'ils ne sont pas très prudents et s'ils ne font pas de bons choix. Il s'agit des flatteurs dont les cours sont pleines : car les hommes se complaisent tant à leurs propres affaires, et s'y abusent de telle façon qu'ils se défendent difficilement de cette peste. Et à vouloir s'en défendre, on court le risque de devenir méprisable : car il n'est pas d'autre façon de se garder des flatteries que de faire comprendre aux hommes qu'ils ne t'offensent pas en te disant le vrai ; mais *lorsque chacun peut te dire le vrai, le respect vient à te manquer.* Aussi un prince prudent doit-il user d'une troisième façon, en choisissant dans son royaume les hommes sages, et *en ne donnant qu'à ceux qui ont été choisis la liberté de lui dire la vérité, et uniquement sur ce qu'il leur demande,* et sur rien d'autres – mais il doit les interroger sur tous les sujets – et entendre leurs opinions ; et ensuite délibérer seul, à sa façon ; et pour ces conseils et avec chacun d'entre eux se comporter de telle façon que chacun comprenne que plus librement il parlera, mieux il sera reçu ; et en dehors de ceux-là, ne vouloir entendre personne, suivre ce qu'il aura délibéré et être tenace dans ses délibérations. Qui agit

autrement, ou bien est perdu par les adulateurs, ou bien change sans cesse à cause de la diversité des avis : de là naît le peu d'estime qu'on a de lui. (...)

(L'empereur Maximilien) ne prenait le conseil de personne, et ne faisait jamais rien à sa guise. Ceci venait de ce qu'il procédait à l'inverse de ce qui a été dit plus haut ; car l'empereur est un homme secret, qui ne communique pas ses desseins et ne prend avis de personne : mais lorsqu'il les met en œuvre et que ceux-ci commencent à être connus et à se découvrir, ils commencent aussi à être contredits par ceux qu'il a autour de lui, et lui, qui est un homme faible, les abandonne ; de là naît que ce qu'il fait un jour, il le détruit le lendemain, et l'on ne comprend jamais ce qu'il veut ni ce qu'il a dessein de faire, et qu'on ne peut se fonder sur ses décisions.

C'est pourquoi un prince doit toujours prendre conseil, mais quand lui le veut et non quand autrui le veut : au contraire il doit ôter l'envie à chacun et le conseiller sur quoi que ce soit, si ce n'est pas lui qui le demande, mais il doit quant à lui être large demandeur (...)

(D'où) l'on conclut qu'il faut que les bons conseils d'où qu'ils viennent, naissent de la prudence du prince, et non la prudence des bons conseils. »

## **Prolongements possibles.**

La lecture de *l'Odyssée* confrontera les élèves à un registre qui est celui de l'épopée et du héros homérique « bon diseur d'avis et bon faiseur d'exploit »<sup>12</sup>. Ce registre, et même ce ton épique, trouve une actualité et des résonances contemporaines dans certaines figures récentes. On regardera avec intérêt *When we were kings*, le film documentaire de Léon Gast consacré au combat Ali-Foreman de 1974 au Zaïre. On y assiste à de véritables phénomènes de transe. On y voit comment il est possible de mener une véritable sape de l'adversaire par le discours, avec une très bonne connaissance de l'imaginaire collectif, les deux boxeurs jouant de registres différents dans l'imaginaire colonial. Ali était un boxeur doublé d'un orateur et les figures qu'il mobilisait étaient particulièrement épiques. En témoigne cette conférence de presse de Muhammad Ali à New York, au Waldorf Astoria, en septembre 1974.

[https://www.youtube.com/watch?v=OqcQL\\_vNo7g](https://www.youtube.com/watch?v=OqcQL_vNo7g)

« Ali - It is befitting that I leave the game just like I came in, beating a big bad monster who knocks out everybody and no one can whup him. When little Cassius Clay, from Louisville, Kentucky, came up to stop Sonny Liston, the man who annihilated Floyd Patterson twice, he was gonna kill me ! But he hit harder than George. His reach is longer, he's a better boxer and I'm better now than I was when you saw that 22 years old undeveloped kid running from Sonny Liston. I'm experienced now, professional. Jaw's been broke, been knocked down a couple of times, I'm bad ! Been chopping trees, I've done something new for this fight. I've wrestled with an alligator, that's right, I have wrestled with an alligator, I tussled with a whale. I handcuffed lightning, thrown thunder in jail ! That's bad ! Only last week I murdered a rock ! Injured a stone ! Hospitalised a brick ! I'm so mean I make medicine sick !

Don King - Bad dude !

Ali - Bad, fast ! Fast ! Fast ! Last night, I cut the light off in my bedroom, hit the switch and was in the bed before the room was dark !

Don King – Incredible.

Ali – Fast ! You and George Foreman, all you chumps are gonna bow when I whoop him, all of you, I know you got him, I know you've got him picked, but the man's in trouble, I'm gonna show you how great I am. »

(traduction partielle)

« Il est écrit que je quitterai le jeu comme j'y suis entré, en terrassant un monstre, celui qui met tout le monde KO et que personne n'arrive à vaincre. Quand le petit Cassius Clay de Louisville, Kentucky vint affronter Sonny Liston, l'homme qui avait anéanti deux fois Floyd Patterson, il allait me tuer ! Mais il frappe plus fort que George, a une meilleur allonge, est un meilleur boxeur et je suis bien meilleur que quand vous avez vu ce gosse de 22 ans fuyant devant Sonny Liston. Maintenant je suis un pro, mâchoire cassée, j'ai été mis KO deux fois, je suis méchant, je suis un dur. J'ai coupé des arbres, j'ai fait quelque chose de nouveau pour ce combat. Je me suis battu contre un alligator. J'ai affronté une baleine, attrapé un éclair et emprisonné la foudre. La semaine dernière, j'ai

---

<sup>12</sup> François Hartog, « Orateurs et historiens » in *Evidence de l'histoire*, op. cit. p. 44

brisé un rocher, blessé une pierre, envoyé une brique à l'hosto. Je suis tellement mauvais que je rends la médecine malade. (...)  
Je suis rapide, hier soir j'ai éteint la lumière et étais au lit avant qu'il fasse noir.  
(...) »

Voir en particulier :

Norman Mailer, *Le Combat du siècle* (titre originale *The Fight*), trad. Bernard Cohen, Denoël, 2000.

Alexis Philonenko, *Histoire de la boxe*, Bartillat, 2002.

*When we were kings*, film documentaire réalisé par Léon Gast, 1996.

Autre prolongement, sur l'élaboration de la parole politique et le rôle des conseillers, on pourra exploiter les albums de Blain et Lanzac *Quai d'Orsay* (drôles et savoureux) et la série *A la Maison Blanche* (*The West Wing*) qui met en scène la circulation de la parole et du conseil au sein du « premier cercle ». L'élaboration collective de la parole politique a fait l'objet d'une émission intéressante d'Hervé Gardette sur les Conseillers ministériels, le 23 février 2019 sur France Culture.

<https://www.franceculture.fr/emissions/politique/conseillers-ministeriels-des-oiseaux-de-passage>

### **Ouvrages cités ou mentionnés:**

Homère, *Odyssée*, trad. V. Bérard, Folio-Gallimard, 1955

*Les mille et une nuits*, Traduction de Galland, éd. Picard, Classiques Garnier, Bordas, Paris, 1988.

Machiavel, *Le Prince*, traduction de Jacqueline Risset, présenté par Patrick Boucheron, nouveau monde éditions, 2012.

Patrick Boucheron, *Un été avec Machiavel*, éd. des Équateurs, 2017.

Pierre Bourdieu, *Langage et pouvoir symbolique*, Seuil, 2001.

Barbara Cassin, *Quand dire c'est vraiment faire*, Fayard, 2018.

François Hartog, *Evidence de l'histoire*, Folio, 2005.

*L'histoire d'Homère à Augustin*, textes réunis et commentés par F. Hartog, traduits par M. Casevitz. Seuil, 1999.

François Hartog, *Mémoire d'Ulysse*, Gallimard, 1996

Michel Serres, *Le parasite*, Grasset, 1980

Jean-Pierre Vernant et Françoise Frontisi, *Dans l'œil du miroir*, Odile Jacob, 1997.

Jean-Pierre Vernant, *L'Univers, les Dieux, les Hommes. Récits grecs des origines*, Seuil, 1999.